

LES CRISES DE SUBSISTANCE DANS LE MIDI TOULOUSAIN
AUX XVII^e ET XVIII^e SIECLES
(VERS 1620-1789)

Par

Gilbert FLOUTARD

Professeur honoraire d'histoire
Président des Amis des Archives de la Haute-Garonne

Tous les historiens s'accordent pour reconnaître que les XVII^e et XVIII^e siècles ont été des périodes particulièrement dures pour les hommes appartenant aux couches sociales les plus défavorisées. En effet, on a enregistré, au cours de ces deux siècles, de nombreuses crises de subsistance qui ont entraîné des conséquences tragiques dont les plus marquantes sont, avec le développement de la misère, la montée spectaculaire de la mortalité. La région toulousaine n'a pas été épargnée par ces crises. Et c'est très souvent, pendant cette période, que la disette et la misère ont été le lot quotidien des plus démunis.

Il nous a paru intéressant d'étudier, tout en essayant de les situer dans le temps, l'origine de ces crises, leur processus de développement ainsi que leurs conséquences. Pour cela, nous avons utilisé les très nombreux documents qui se trouvent aux Archives départementales du Tarn et de la Haute-Garonne ainsi qu'aux Archives municipales de Toulouse et qui nous donnent de précieuses informations.

I - L'ORIGINE DES CRISES DE SUBSISTANCE

Pour bien comprendre ces crises, il faut se rappeler qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, le pain constitue la base même de l'alimentation des hommes. La consommation quotidienne est beaucoup plus importante que de nos jours. Elle atteint en moyenne 600 à 700 grammes par jour pour un adulte : qu'il s'agisse de pain blanc fait avec de la farine de pur froment, consommé par les couches sociales les plus favorisées ou de pain bis, fait avec un mélange de farine de blé et de seigle, réservé aux gens de condition modeste.

Avec la "porrée", ensemble des légumes du jardin qui servent à "faire des soupes", on consomme aussi des "menus grains" c'est-à-dire des légumes secs : haricots, pois, fèves, vesces ou gesses (1). En dehors de cela, il n'existe pas de véritable nourriture de substitution. Le riz est à peine connu dans notre région et s'il commence à être utilisé au XVIII^e siècle où on le voit timidement apparaître dans les menus des hôpitaux (2), c'est un produit d'importation qui n'est jamais utilisé régulièrement. Quant à la pomme de terre, elle ne commence à être introduite dans notre région qu'à la veille de la Révolution (3).

Pour ce qui est de la viande, en dehors du porc et des volailles, elle n'est guère préparée qu'aux grandes occasions : le dimanche et les jours de fête (4). Le poisson, est consommé surtout le vendredi et en période de Carême. C'est d'ailleurs un luxe coûteux dans la mesure où, le plus souvent, le droit de pêche dans les rivières et les étangs, appartient au seigneur qui ne concède ce privilège, moyennant le paiement d'une redevance, qu'à certains habitants des communautés (5).

Le pain constituant l'élément essentiel de l'alimentation, on comprend mieux, dès lors, qu'un soin tout particulier soit porté aux labours et aux semailles ainsi qu'aux différents travaux, qui, de la moisson au battage, permettent de se procurer les précieux grains indispensables à la survie des hommes. Tant que les récoltes ne sont pas levées, elle sont surveillées avec la plus vigilante attention. Il arrive parfois que les communautés recrutent des "messiers ou messeguiers" (6) pour les protéger. Toute destruction de récolte avant maturité est punie avec la rigueur la plus extrême. Ainsi, en 1749, à St-Félix-Lauragais, un homme est condamné à mort pour avoir simplement saccagé des récoltes avant maturité (7).

Pourquoi de telles précautions et une telle rigueur ? Tout simplement, parce qu'en période normale, la production de grains suffit à peine à la consommation des hommes et que d'une année à l'autre, les excédents de récolte, à supposer qu'ils existent, ne peuvent être longtemps conservés (8).

En année normale, la production couvre à peine les besoins alimentaires, car les surfaces cultivées sont limitées dans la mesure où dans de nombreuses communautés on pratique encore aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'assolement biennal. Seules, chaque année, en effet, la moitié des terres labourables sont ensemencées, l'autre moitié restant en jachère. Les défrichements qui permettaient d'augmenter les superficies cultivées demeurent limités et ne concernent que des terres peu fertiles. L'écobuage, c'est-à-dire l'incendie des "bouzigues" (9), parfois pratiqué, s'avère décevant dans la mesure où les surfaces ainsi récupérées doivent être rapidement abandonnées, en raison de la médiocrité des résultats obtenus.

Par ailleurs, même sur les bonnes terres, les rendements sont généralement fort modestes. Une enquête de 1773 conservée aux

Archives départementales de la Haute-Garonne (10) nous indique, que, dans la subdélégation de Toulouse, lorsqu'on sème 1 grain de blé, on en récolte, en moyenne, un peu moins de 5. Cependant, ce chiffre moyen très faible recouvre mal la diversité des situations locales. Suivant la nature des terroirs, les rendements peuvent varier du simple au double. Ainsi, dans les pays de terrefort, coteaux du Lauragais et du Volvestre, ceux-ci sont nettement supérieurs à ceux qu'on enregistre dans les pays de boulbènes, vallée de la Garonne et de l'Ariège (11).

Pourquoi une telle faiblesse des rendements ? A cela plusieurs raisons. Les labours sont peu profonds à cause de l'outillage utilisé. En effet, les charrues, souvent en bois, rudimentaires, ne font qu'écorcher la terre. De plus, les fumures sont nettement insuffisantes. Jusqu'au XVIIIe siècle, domine très largement dans notre région le cheptel ovin. Le nombre de vaches et de boeufs demeure très limité de telle sorte qu'on ne dispose que de quantités très insuffisantes de fumier pour amender les terres. Par ailleurs, on est obligé de semer dru pour empêcher que la "vermine" et les rongeurs ne dévorent la totalité des grains confiés à la terre (12).

Si l'on considère un rendement moyen dans la région de Toulouse de 5 pour 1 en année normale, on s'aperçoit que la récolte obtenue suffit à peine à la nourriture des hommes. En effet, dès que la récolte est faite, il faut prélever la semence qui servira à l'automne suivant. Il faut aussi ôter les redevances payées en nature : dîmes dues à l'église et censives ou champarts payés en nature au seigneur. Si l'on enlève enfin la quantité de blé consommée par les producteurs eux-mêmes, on constate que la partie commercialisable se trouve fort réduite. Aussi, en période normale, la récolte suffit-elle à peine à l'approvisionnement des villes. D'ailleurs, presque chaque année, dès qu'arrivent les mois de mai et de juin, c'est-à-dire la période de la "soudure", les quantités de grains offertes sur les marchés s'amenuisent de telle sorte que les prix ont tendance à s'élever. Il s'agit là d'un phénomène constant que l'on observe à peu près partout. Il faut attendre la fin du mois de juillet ou le début du mois d'août pour voir enfin les prix retrouver leur niveau normal, avec la venue de la nouvelle récolte. Mais, il arrive aussi parfois que les

prix au lieu de baisser à ce moment-là continuent à s'élever progressivement ce qui signifie que la nouvelle récolte est largement déficitaire par suite, le plus souvent, de mauvaises conditions atmosphériques. En effet, il suffit que l'hiver ait été particulièrement rigoureux, au point de geler les blés en herbe ou que les pluies de printemps aient été excessives, suivies de fortes chaleurs, provoquant une mauvaise maturité des grains ou que de violents orages de grêle détruisent les récoltes non encore levées pour que le spectre de la disette apparaisse avec toutes ses conséquences tragiques. Les témoignages abondent pour signaler ces "années disetteuses". On les retrouve dans les "livres de raison" tenus par des particuliers, en marge des registres paroissiaux ou dans les délibérations plus officielles "d'instances politiques" comme les conseils des communautés ou les assemblées diocésaines. Tous évoquent, avec un luxe de détails, ces calamités atmosphériques exceptionnelles génératrices de malheurs et de misère. Ainsi, à propos du "grand hiver 1709", le curé du Burgaud note sur son registre paroissial qu'au mois de janvier de cette année-là, un froid intense s'abattit sur toute la région, détruisant la quasi-totalité des récoltes (13).

Quelques années plus tard, en juillet 1712, ce sont de violents orages de grêle, suivis de pluies torrentielles dévastatrices qui ravagent le Toulousain et l'Albigeois. De nombreuses délibérations municipales attestent l'ampleur du désastre. Ainsi, le conseil politique de Cordes note, le 3 juillet 1712, que : "La grêle tombée la veille a entièrement détruit les récoltes. Les blés ont été abattus avec tant de fureur qu'on ne peut même utiliser la paille. Les vignes ont été pareillement si fracassées, que non seulement le vin de la présente année est emporté mais qu'on n'en peut espérer à l'avenir. Les arbres fruitiers sont dans le même état que les vignes. Les fourrages ont entièrement péri". On pourrait multiplier ces témoignages, tant ils sont nombreux. Certes, ces évocations souvent apocalyptiques sont, sans doute, parfois, exagérées pour des raisons faciles à comprendre. Il n'en demeure pas moins qu'elles décrivent toujours une réalité constante. A l'origine des crises de subsistance que les historiens économistes appellent aussi crises de type ancien ou crises frumentaires, on trouve toujours une sous-production agricole consécutive à de mauvaises conditions climatiques. A tel point qu'on peut

parler d'une "véritable tyrannie" exercée par les facteurs climatiques, sur les hommes, vivant autrefois, sous l'Ancien Régime.

Après avoir défini l'origine de ces crises, essayons de voir maintenant leur déroulement.

II - LES MANIFESTATIONS DE LA CRISE

Dès que la récolte s'annonce déficitaire par suite de mauvaises conditions météorologiques, les prix des grains commencent à monter sur les marchés mal approvisionnés. Cette flambée des prix est d'autant plus sensible que, très souvent, des marchands, à ce moment-là, se répandent dans les campagnes pour acheter à bon prix les maigres récoltes et les stocker dans l'espoir, le moment venu, de réaliser de substantiels profits. De telle sorte que ces spéculateurs contribuent à accélérer la montée des prix. C'est ce phénomène que nous allons essayer d'examiner tout d'abord.

I - La montée des prix des grains

Il suffit pour l'étudier de consulter les fourleaux ou mercuriales (15) où sont transcrits les prix à la fin de chaque marché. Ainsi, à Toulouse, au marché de la Pierre Saint-Géraud (16) que constatons-nous ? Tous les dix ou quinze ans environ, nous voyons monter les prix des grains dans des proportions parfois considérables, ce qui signifie toujours que l'offre est nettement insuffisante par rapport à la demande. Si nous prenons comme référence la période 1709-1715 (17) nous remarquons que le pris du setier de blé froment qui était, pendant l'année 1708, en moyenne à 5 livres 7 sous (18) monte à 10 livres 6 sous en février 1709, pour atteindre en juin de la même année, au moment de la soudure, 17 livres 10 sous. En janvier 1710, le prix atteint 17 livres 18 sous soit plus de 3 fois le prix moyen de 1708 ce qui prouve que le marché est fort peu approvisionné et que l'offre est très largement inférieure à la demande. A partir de février, mars 1710, la baisse des prix s'explique par l'arrivée, sur le marché toulousain, de blé en provenance de Sicile, reçu dans le port de Sète et transporté sur le Canal du Midi jusqu'à Toulouse.

En 1712, de la même manière, la récolte ayant été très déficitaire, le même processus peut être observé. Cependant, les prix n'atteignent pas tout à fait les sommets de janvier 1710 puisque au moment de la soudure, en juillet 1713, le blé ne vaut que 16 livres 10 sous, ce qui est déjà un prix considérable.

La conséquence de cette flambée des prix est la montée de la misère ; les plus pauvres sont incapables de se procurer, faute de ressources financières suffisantes, le pain indispensable dont le prix augmente dans des proportions comparables à celui du blé.

2 - La montée de la misère

Dans les campagnes, les récoltes largement déficitaires sont vite levées. Le menu peuple des brassiers (19) sans travail et sans ressources, abandonne les champs pour se diriger vers les villes à la recherche d'un hypothétique travail. Lorsque la misère devient trop grande, ce sont parfois des familles entières qui "déguerpissent" pour rejoindre les bourgs et les villes dans l'espoir de trouver le moyen de subsister. Ils se pressent aux "bouillons" distribués par les institutions charitables. Les plus chanceux pourront être admis dans les hôpitaux qui seront très vite complets dans la mesure où le flot des mendiants venant de la campagne s'accroît de jour en jour.

Dans les villes, les petits artisans : tisserands, cordonniers, cadreurs, maçons qui jusque là arrivaient à survivre vaille que vaille, sont bientôt touchés, à leur tour, par la crise. Ils n'ont plus de travail, dans la mesure où la cherté des subsistances entraîne, selon un processus bien classique, un marasme des affaires. Ils ont de moins en moins de commandes. A une activité réduite, succède bientôt le "silence des métiers". Dans un premier temps, ils vivent sur leurs maigres réserves, mais, bientôt, avec la durée de la crise, ils sont obligés pour subsister de vendre ou d'hypothéquer ce qu'ils possèdent : meubles ou biens fonciers, parfois même leur outil de travail. Lorsqu'ils n'ont plus de ressources, ils vont rejoindre, alors, le flot des mendiants dont le nombre ne cesse de grandir.

Ainsi, à Toulouse au printemps 1631, au plus fort de la crise, ils sont environ 4000 soit d'1/10 de la population à envahir les rues et les places publiques. Dans les Annales manuscrites de la

ville, le chroniqueur note que la circulation dans certains quartiers n'est plus possible : "les charettes et les carrosses ne pouvaient passer qu'avec beaucoup de difficultés sur la place Saint-Etienne si couverte qu'elle était de ces bonnes gens", (il s'agit des mendiants).

Le nombre d'enfants abandonnés augmente de façon inquiétante. Ils sont "exposés" aux portes des églises ou devant les maisons des notables dans l'espoir qu'ils seront peut être recueillis et sauvés par des âmes charitables ! A l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, dans le faubourg Saint-Cyprien à Toulouse, on ne compte plus les jeunes mères qui abandonnent leurs enfants naissants et l'Administration hospitalière a bien du mal à trouver un nombre suffisant de nourrices à qui les confier.

A la faveur de la misère on voit, surtout dans les villes, s'accroître les clivages sociaux. On assiste à une véritable paupérisation des classes moyennes et à un accroissement de la richesse des plus favorisés. Nobles, bourgeois, riches marchands acquièrent, à vil prix, nombre de biens-fonds vendus par les plus démunis. La crise entraîne une véritable redistribution du patrimoine foncier et explique certaines ascensions sociales spectaculaires.

Ainsi, à Albi, de 1709 à 1715, Raymond Séré, riche marchand de la ville n'achète pas moins de 21 pièces de terre, 5 prés, 4 maisons, 3 taillis, 2 jardins et une vigne, appartenant pour la plupart à des brassiers ou à des artisans endettés réduits à la misère. Son fils acquerra, quelques années plus tard, un titre de noblesse et deviendra même, maire de la ville d'Albi. Cette ascension sociale spectaculaire s'explique dans une large mesure par la crise.

Mais, si la crise provoque, avec la montée de la misère, l'aggravation des clivages sociaux, elle entraîne aussi de graves effets sur le plan démographique.

3 - Les effets démographiques

Avec la disette et l'extension de la misère, la mortalité augmente dans des proportions considérables. Les exemples abondent et il n'est qu'à consulter les registres paroissiaux des XVII et XVIIIe siècles pour découvrir les effets désastreux des crises de subsistance.

A titre d'exemple indiquons que la crise de 1752 a provoqué à Toulouse 5 498 décès et que cette année là on n'a dénombré seulement que 1 356 baptêmes (20).

Dans les communautés rurales les chiffres enregistrés sont tout aussi inquiétants. A Brax, cette même année, on note 20 décès pour 9 baptêmes, à Pompertuzat, 26 décès pour également 9 baptêmes. Il nous serait possible de multiplier de tels exemples : tous sont concordants.

La moindre maladie contagieuse habituellement bénigne, s'avère désastreuse en période de famine. Ainsi, à Albi, au cours de l'hiver 1710 une épidémie de "pourpre" (21) provoque une montée spectaculaire de la mortalité. Cette année là, on enregistre trois fois plus de décès qu'en année ordinaire.

Dans tous les cas, une constatation s'impose : il existe une corrélation parfaite entre la montée des prix des grains et celle de la mortalité. Une mortalité qui affecte en priorité les plus faibles, c'est-à-dire les jeunes enfants et les vieillards. On enregistre à cette occasion des taux de mortalité infantile impressionnants (22).

Quant aux naissances, elles diminuent dans des proportions également considérables soit à cause de décès de futures mères, soit par une baisse sensible du nombre des conceptions dû à un phénomène fort bien connu, l'aménorrhée (23) provoquée par la carence alimentaire. Il arrive parfois que la diminution des naissances atteigne des proportions inquiétantes. C'est le cas à Albi où en 1710 on n'enregistre que 191 baptêmes, au lieu de 357 en 1708.

Les mariages sont également en net recul : on se marie fort peu en période de crise. Par contre, dès que celle-ci s'estompe, on assiste à une nette remontée de la nuptialité à cause d'une part des mariages différés et d'autre part de remariage de nombreux veufs et veuves et parallèlement on enregistre une nette remontée du nombre des baptêmes.

Au total, si l'on fait le bilan sur le plan démographique, on peut dire que les crises de subsistance provoquent un solde naturel nettement négatif qui peut atteindre des proportions très importantes. Les chutes de population avoisinent souvent le chiffre de 10 % et parfois même plus (24).

Par ailleurs, de véritables "classes d'âge creuses" se constituent qui correspondent aux périodes de crises. Ainsi, vingt ans après la crise de subsistance de 1751-52, de nombreuses communautés rurales sont dans l'incapacité de fournir un nombre suffisant de jeunes gens aptes à tirer au sort, (25) pour la milice. Ceux qui sont présentés sont souvent dans un état physique déplorable. Dans la sub-délégation de Toulouse, en 1778, 47,1 % de la population masculine célibataire de 16 à 40 ans n'atteint pas la taille requise, c'est-à-dire, 1,60 m. 7,3 % sont des infirmes.

Ainsi, comme on peut le constater, les conséquences démographiques des crises de subsistance s'avèrent particulièrement graves. Elles expliquent, sans doute, dans une très large mesure, la stagnation de la population constatée dans le Midi toulousain pendant tout le XVIIe et le début du XVIIIe siècles.

Avec la montée de la misère et de la mortalité, la crise marque profondément les esprits et induit chez les hommes qui la subissent un certain nombre de comportements qu'il convient maintenant d'analyser.

4 - Les effets sur les mentalités

La crise a une influence déterminante sur les mentalités.

Au centre des préoccupations des hommes on retrouve toujours le même angoissant problème, celui de la recherche de subsistances, tandis que se manifeste l'impuissance à dominer un impitoyable enchaînement de malheurs. Les calamités atmosphériques responsables des mauvaises récoltes, entraînant la disette, la misère, la maladie et la mort pour les plus démunis, forment un cycle tragique bien difficile à expliquer. Devant l'acharnement du sort, les hommes pensent que c'est Dieu qui leur envoie toutes ces épreuves pour les punir de leurs péchés. Il s'ensuit un sentiment collectif de culpabilité. Dès lors, le seul remède pour faire cesser tous ces malheurs, consiste à obtenir le pardon divin. Et l'on assiste un peu partout dans les campagnes et surtout dans les villes, à des débordements de ferveur qu'expliquent largement l'incertitude de l'avenir et la précarité de la vie.

Des processions et des prières publiques sont organisées à l'initiative souvent des autorités consulaires. A cette occasion on demande parfois à la Vierge Marie et aux Saints du Paradis d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir la fin de tous les malheurs.

Ainsi, en avril 1710, le Conseil général de la ville d'Albi, ému par les ravages occasionnés dans la ville par la misère et la maladie décide "d'avoir recours à Dieu par des prières publiques et de faire un vœu à Notre-Dame de la Drèche et d'y aller en procession et de lui faire présent d'une robe de drap d'or qu'on lui porterait le lundi de Pâques pour obtenir de son fils, par son intercession, le remède à ces maux et fièvres empourprées" (26). Le lundi de Pâques, le Maire, les consuls et les habitants d'Albi se rendent effectivement en procession jusqu'au sanctuaire dédié à la Vierge. A cette occasion, ils offrent la robe de drap d'or solennellement promise.

Le sentiment d'insécurité générale qui règne autour des hommes qui meurent en masse chaque jour, conduit les gens riches, inquiets de mourir à leur tour, à rédiger leur testament. Il est aisé de constater que les testaments enregistrés par les notaires sont bien plus nombreux, à ce moment-là, qu'en période normale.

Mais, si devant la mort et les épreuves qu'ils subissent les hommes se tournent vers Dieu pour lui demander la cessation de tous leurs maux, ils savent aussi, devant des situations concrètes difficiles, adopter des attitudes réalistes.

Ainsi, lorsque devant l'afflux des mendiants venant de toutes parts, la nourriture se fait rare, seuls les pauvres originaires de la ville sont secourus. Les "étrangers", c'est-à-dire ceux qui viennent d'ailleurs, sont impitoyablement chassés. A Albi, en 1710, les autorités consulaires recrutent des "archers d'écuelle" chargés de surveiller les portes de la ville et de ne laisser entrer que les seuls habitants de la ville. Au printemps de la même année, on doit protéger les récoltes contre les vols. Des milices armées, dirigées par des notables, patrouillent de 9 heures du soir à 6 heures du matin pour dissuader les voleurs.

Il arrive parfois que des convois de grains soient attaqués et pillés par le peuple affamé. C'est le cas, en 1643, à Villefranche de Rouergue, à Valence d'Albigeois et à Najac où ces événements prennent l'allure de véritables séditions. Alors, la répression s'abat, brutale, sur les meneurs qui sont vite démasqués et impitoyablement châtiés (27).

Mais, si devant la mort et les épreuves qu'ils subissent les hommes se tournent vers Dieu pour lui demander la cessation de tous leurs maux, ils savent aussi, devant des situations concrètes difficiles, adopter des attitudes réalistes.

Ainsi, lorsque devant l'afflux des mendiants venant de toutes parts, la nourriture se fait rare, seuls les pauvres originaires de la ville sont secourus. Les "étrangers", c'est-à-dire ceux qui viennent d'ailleurs, sont impitoyablement chassés. A Albi, en 1710, les autorités consulaires recrutent des "archers d'écuelle" chargés de surveiller les portes de la ville et de ne laisser entrer que les seuls habitants de la ville. Au printemps de la même année, on doit protéger les récoltes contre les vols. Des milices armées, dirigées par des notables, patrouillent de 9 heures du soir à 6 heures du matin pour dissuader les voleurs.

Il arrive parfois que des convois de grains soient attaqués et pillés par le peuple affamé. C'est le cas, en 1643, à Villefranche de Rouergue, à Valence d'Albigeois et à Najac où ces événements prennent l'allure de véritables séditions. Alors, la répression s'abat, brutale, sur les meneurs qui sont vite démasqués et impitoyablement châtiés (27).

Après avoir étudié l'origine des crises de subsistance, sous l'Ancien Régime et leurs conséquences, il convient maintenant d'essayer de les recenser pour notre région. Pour cela nous utiliserons les renseignements fournis par les mercuriales, notamment celles de Toulouse qui ont été publiées par Georges et Geneviève Frêche et qui constituent un excellent révélateur (28).

III - LES PRINCIPALES CRISES DE SUBSISTANCE AUX XVII^e ET XVIII^e SIECLES DANS LA REGION TOULOUSAINE

Grâce aux indications fournies par ces mercuriales, nous avons pu recenser 12 grandes crises pour la période qui s'étend de 1620 à 1789. Chacune d'elle correspond à une grande cherté du prix des grains. Ces périodes de grande cherté se retrouvent par ailleurs sur d'autres mercuriales conservées aux Archives départementales de la Haute-Garonne notamment celles de Grenade, de Carbonne, de L'Isle-en-Dodon, de Montesquieu-Volvestre et de Revel qui sont cependant beaucoup moins complètes que celles de Toulouse.

Après avoir étudié l'origine des crises de subsistance, sous l'Ancien Régime et leurs conséquences, il convient maintenant d'essayer de les recenser pour notre région. Pour cela nous utiliserons les renseignements fournis par les mercuriales, notamment celles de Toulouse qui ont été publiées par Georges et Geneviève Frêche et qui constituent un excellent révélateur (28).

III - LES PRINCIPALES CRISES DE SUBSISTANCE AUX XVII^e ET XVIII^e SIECLES DANS LA REGION TOULOUSAIN

Grâce aux indications fournies par ces mercuriales, nous avons pu recenser 12 grandes crises pour la période qui s'étend de 1620 à 1789. Chacune d'elle correspond à une grande cherté du prix des grains. Ces périodes de grande cherté se retrouvent par ailleurs sur d'autres mercuriales conservées aux Archives départementales de la Haute-Garonne notamment celles de Grenade, de Carbonne, de L'Isle-en-Dodon, de Montesquieu-Volvestre et de Revel qui sont cependant beaucoup moins complètes que celles de Toulouse.

Voici recensées donc dans un tableau ces principales crises :

Principales crises de subsistance	Prix maximum du blé à Toulouse	Coefficient d'augmentation par rapport au prix moyen des années précédentes
1629-31	mars 1631	3,5
1643-44	janvier 1644	3
1651-54	mars 1653	3
1693-94	mai 1694	2,7
1709-13	janvier 1710 juillet 1713	3 2,2
1719-20	mai 1720	2,7
1724-25	avril 1724	1,7
1747-53	mai 1748 février 1752	2,3 2,2
1771-74	juin 1773	1,5
1777-78	juin 1778	1,8
1788-89	mai 1789	1,7

Comme on peut s'en rendre compte ces crises ont été graves et fréquentes au cours de certaines périodes : époque de la régence d'Anne d'Autriche, fin du règne de Louis XIV, début du règne de Louis XV.

Signalons par ailleurs, que la crise de 1629-31 et celle de 1651-54 coïncident avec les deux dernières épidémies de peste qui ont ravagé notre région (29).

Une remarque s'impose toutefois : si les crises de subsistance ont été particulièrement graves au XVIIe siècle, leurs effets cependant ont eu tendance à s'atténuer à partir du milieu du XVIIIe siècle, sous l'influence de plusieurs facteurs.

Tout d'abord, grâce à l'apparition et au développement de la culture du maïs qui constitue une nourriture de substitution permettant d'éviter les famines. Signalons que le maïs apparaît pour la première fois sur la mercuriale de Toulouse, en octobre 1639 (30). Mais les progrès de sa culture sont très lents. Ainsi, on ne le trouve indiqué sur la mercuriale de Grenade qu'en 1678 et sur celle d'Albi qu'en 1712.

A partir du milieu du XVIIIe siècle d'autre part, le cheptel bovin a tendance à se développer au détriment du cheptel ovin de telle sorte qu'on dispose désormais de meilleures fumures et que les rendements peuvent être améliorés (31).

Par ailleurs, on pratique de plus en plus sur les bonnes terres, notamment en Gascogne et en Lauragais, l'assolement triennal, ce qui permet d'accroître sensiblement les surfaces cultivées. Ce sont désormais les 2/3 des terres labourables qui sont productives. La culture des fourrages artificiels : trèfle, sainfoin, luzerne commence aussi à se répandre sous l'influence de certains notables éclairés comme Picot de Lapeyrouse ou de Villèle (32).

D'autre part, les techniques de labour se perfectionnent grâce à l'utilisation de la "mousse" version améliorée de l'araire qui permet des labours plus profonds (33).

Enfin, signalons que l'amélioration du réseau routier à l'époque de Louis XV, et la libre circulation des grains à l'intérieur du royaume, établie par Turgot dès 1774, ont contribué largement à l'atténuation des crises.

Il n'en reste pas moins que les crises de subsistance qui ont affecté notre région au cours des XVIIe et XVIIIe siècles ont profondément marqué les hommes. Elles constituent un facteur historique majeur qu'il ne faut pas négliger si on veut comprendre les comportements et les mentalités de nos ancêtres. A cet égard, il serait intéressant de pouvoir les comparer aux crises actuelles qui touchent certains pays du Tiers-Monde et qui présentent, sans aucun doute de nombreux points communs, avec les crises d'Ancien Régime, en France.

Mais ceci nous entraînerait dans de trop longs développements et tel n'est pas notre objectif. Nous laissons à d'autres plus compétents que nous, le soin de le faire (34).

Gilbert FLOUTARD.

Professeur honoraire d'Histoire
A l'Ecole Normale de Toulouse

BIBLIOGRAPHIE

- F. BRAUDEL.- Histoire économique et sociale de la France 1660-1789, tome 2, PUF, 1970.
- G. FRECHE.- Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières, vers 1670-1789, Cujas, 1974.
- J. VEDEL.- Consommation et style de vie dans le Haut-Languedoc, aux XVIIe et XVIIIe siècles.
- C. SEMPE et M.H. TOUZALIN.- Trois crises de subsistance à Toulouse, 1680-1720.
- G. FLOUTARD.- La crise de 1709-1713 à Albi, Toulouse-Le Mirail, 1971.

NOTES

- (1) Dans les zones de montagne, les châtaignes constituent un appoint non négligeable dans l'alimentation des hommes. Elles sont consommées du mois d'octobre au début du printemps.
- (2) En mars 1713, le riz est pour la première fois utilisé à l'Hôpital d'Albi. On le trouve en quantités infimes (quelques livres seulement) sur les registres de compte de cet établissement.
- (3) Georges FRECHE dans son ouvrage : "Toulouse et la région toulousaine au siècle des lumières" note que la pomme de terre est signalée dès 1773 dans la vallée de Vicdessos. Elle est cultivée en Comminges vers 1780 "Mais elle ne pénètre que très tardivement dans la région toulousaine. Au début de la Révolution, elle est encore inconnue... dans le Lauragais et le Toulousain".
- (4) Le gibier est consommé occasionnellement. Rappelons toutefois que la chasse est rigoureusement interdite et que les braconniers surpris en flagrant délit sont sévèrement condamnés.
- (5) A titre d'exemple, indiquons qu'à Clermont-le-Fort en 1777, le seigneur possède le droit de pêche sur l'Ariège et qu'il a concédé ce droit à un seul habitant de la communauté.
- (6) "Messiers ou mességuiers" : gardes recrutés par les communautés pour surveiller les moissons notamment pendant les périodes de disette.
- (7) Archives départementales de la Haute-Garonne, C 2050. On lui reproche d'avoir incendié de la paille, coupé des arbres fruitiers ainsi que des ceps de vignes et d'avoir saccagé des champs de blé en herbe. Il est condamné "à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive à une potence qui sera dressée en la place publique de St-Félix vis-à-vis le carcan". Il est condamné en outre à 1500 livres d'amende et à payer les frais du procès tandis que tous ses biens seront confisqués. En fait, il réussit à s'échapper des prisons du château et évite ainsi de subir le supplice. Le jour de l'exécution venu, c'est seulement "son effigie" qui sera pendue et brûlée devant le peuple rassemblé.
- (8) En effet, lorsque la récolte est exceptionnelle et que les excédents sont importants, on ne peut les conserver longtemps, en raison notamment de l'abondance des rats et surtout du développement des moisissures pendant les périodes humides.
- (9) Bouzigues signifie en occitan friche. On dit parfois aussi bouygue ou herm (du grec eremu qui signifie inculte). Quant aux nouvelles terres conquises par écobuage, elles portent dans notre région le nom d'artigues, de garach, d'issarts ou d'usclades. On retrouve ces termes dans de nombreux compoix du XVIIe siècle ainsi que sur les plans cadastraux de l'époque napoléonienne.

- (10) Archives départementales de la Haute-Garonne, C 107.
- (11) Ainsi, si nous prenons 2 communes voisines : Goyrans et Labarthe-sur-Lèze, en 1773 le rendement est de 7,66 pour 1 à Goyrans sur le terre-fort et de 3,76 pour 1 à Labarthe-sur-Lèze sur les boulbènes.
- (12) Dans la région de Toulouse, sous l'Ancien Régime, sur un arpent ou sétérée de terre qui correspond à la superficie d'un carré de 100 pas de côté soit 56,90 ares ou sème un setier de blé soit 93 litres environ de blé ce qui représente plus de 160 litres de grains sur 1 hectare. A l'heure actuelle la sèmençe ne représente plus que 120 à 130 litres par hectare.
- (13) Voir le document annexe n° 1.
- (14) Signalons que les mauvaises récoltes peuvent être aussi la conséquence des épidémies de peste qui empêchent semailles et moissons. Elles peuvent également parfois s'expliquer par les destructions provoquées par la guerre. Fort heureusement, cependant, la région toulousaine a été épargnée par les guerres, du milieu du XVIIe siècle à la fin de l'Ancien Régime.
- (15) Les fourleaux ou mercuriales sont des registres sur lesquels sont notés, à la fin de chaque marché, les prix des grains, du vin et parfois du foin. La tenue de ces registres a été rendue obligatoire en France par l'ordonnance de Villers-Cotterêts d'août 1539. Signalons que ces mercuriales existaient déjà à Toulouse depuis 1486.
- (16) Ce marché se trouvait à l'emplacement actuel de la place Esquirol. La halle aux grains a été démolie à la fin du XIXe siècle lors des "percées haussmaniennes" (rue de Metz et rue d'Alsace-Lorraine).
- (17) Voir le document annexe n° 2.
Extraits des mercuriales de Toulouse pour la période 1708-1715 (tirés de l'ouvrage de G. et G. Frêche, "Les prix des grains, des vins et des légumes à Toulouse" (1486-1868), PUF, 1967. Les prix sont exprimés en livres tournois (la livre tournois étant l'unité de compte sous l'Ancien Régime). Les sous ont été convertis en 1/10 de livre pour rendre la lecture du document plus aisée. Rappel : 1 livre tournois = 20 sous tournois. 8 sous = 0,40 livre. 10 sous = 0,50 livre. 14 sous = 0,7 livre. 17 livres 10 sous = 17,50 livres. 5 livres 8 sous = 5,40 livres etc...
- (18) Un setier de blé vaut 93 litres environ à Toulouse.
- (19) Les brassiers ou manouvriers sont les ouvriers agricoles qui ne disposent généralement que de leurs bras pour travailler. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, ils représentent plus du tiers de la population des communautés rurales dans la région toulousaine.

- (20) Cf. Philippe WOLFF, Histoire de Toulouse, p. 341.
- (21) Il ne nous a pas été possible de déterminer avec certitude la nature de cette épidémie. Peut-être s'agit-il de la rougeole ou bien de la rubéole (?)
- (22) Au cours de l'année 1713, le taux de mortalité infantile atteint 461 % à Clermont-le-Fort, ce qui signifie que près d'un enfant sur deux, qui est né cette année-là, est mort avant d'avoir atteint l'âge d'un an.
- (23) L'aménorrhée est caractérisée par la suppression du flux menstruel due à l'insuffisance de nourriture.
- (24) A Montbrun-Bocage, en 1631, on n'enregistre aucun baptême. Un seul mariage est célébré. Par contre on dénombre 32 sépultures (A.D.H.G. 2 E 1221). Voir la lettre des Amis n° 46.
- (25) La milice était recrutée par tirage au sort parmi les jeunes gens célibataires âgés de 16 à 40 ans. Chaque communauté, selon son importance devait fournir, chaque année, un ou plusieurs miliciens ou soldats provinciaux.
- (26) Notre-Dame de la Drêche est un sanctuaire dédié à la Vierge Marie qui se trouve à 5 km environ au nord-est d'Albi sur les coteaux dominant la vallée du Tarn.
- (27) Boris Porchnev, Les soulèvements populaires en France, au XVIIe siècle, Flammarion, 1972. (Renseignements fournis par les archives du fonds Séguier conservées à Leningrad).
- (28) Georges et Geneviève Frêche, Les prix des grains, des vins et des légumes à Toulouse (1486-1868), Paris, PUF, 1967.
- (29) Ces pestes ont été étudiées par un historien toulousain Alain Soula, La peste dans le Haut-Languedoc, 1620-1660.
- (30) Le maïs est désigné sur la mercuriale de Toulouse sous le nom de "Millet d'Espagne" ; en janvier 1650 on le désigne par "millet gros". Son rendement est bien supérieur à celui du blé. (54 pour 1 à Castanet, en 1773).
- (31) Jacques Vedel, dans sa thèse consacrée à "La consommation alimentaire dans le Haut-Languedoc aux XVIIe et XVIIIe siècles", a pu remarquer que dans les communautés où le cheptel bovin était important, les rendements étaient nettement supérieurs.
- (32) Parmi les novateurs dans ce domaine Georges Frêche, dans son ouvrage : "Toulouse et la région Midi-Pyrénées au siècle des lumières", cite : "un ancien capitoul, Berdoulat qui fit de nombreuses expériences sur les prairies artificielles. St-Félix à Maurémont, d'Escouloubre à Vieilleville, de Villèle à Mourvilles-Basses, Picot de Lapeyrouse à Montastruc. Il signale qu'en Lauragais le sainfoin a été introduit sous le nom de luzerne, nom qu'il conserve encore aujourd'hui. La luzerne étant appelée improprement sainfoin.

- (32) A la veille de la Révolution, l'assolement triennal est pratiquée en Lauragais sur le terrefort, par contre dans l'ouest toulousain, sur les boubènes, peu fertiles, on continue à pratiquer l'assolement biennal.
- (33) La "mousse" est constituée par un soc triangulaire en fer qui sert à couper la terre tandis que le versoir est généralement en bois d'orme.
Selon G. Frêche, les charrues Dombasle et Lacroix ne seront introduites dans le Midi toulousain qu'au début du XIXe siècle.
- (34) Signalons, à ce sujet, l'excellent film qui a été réalisé à l'initiative de Jean Rives et de René Souriac, de l'Université de Toulouse-Le Miral : "Le pain de chaque jour". Ce film qui a été diffusé par FR3 Toulouse, met en parallèle les crises actuelles des pays du Tiers Monde et les crises de type ancien en France.

EXTRAIT DU REGISTRE PAROISSIAL DES BAPTEMES, MARIAGES, DECES
TENU PAR CONTARD JEAN, VICAIRE AU BURGAUD, SE TROUVANT
AUX ARCHIVES DE LA MAIRIE

"Le 6 de janvier de l'an 1709, il se leva, après midi, un vent froid du côté du couchant qui, le lendemain, fut tout à fait au Nord, mais dont la force et la froideur n'ont jamais paru plus extrêmes. Le 9, il commença à neiger jusqu'au 15 et toujours divers vents soufflant successivement remplirent tous les chemins de neige à la hauteur des champs.

Le commerce était interrompu d'un lieu à un autre ; le peuple ne venait point à la messe. Le froid qu'il fit depuis le 6 jusques au 20 janvier, fut si violent qu'à peine on pouvait respirer l'air. Il glaçait tout et partout. Le vin dans les caves poussait jusques au plancher. Il se glaçait dès qu'il était hors du tonneau. On ne pouvait couper le pain qu'avec la hache ou la scie. Un feu quoique violent ne pouvait empêcher que la glace naquît en sa présence. L'extrême froideur glaçait dans les lits l'humide de la respiration sur les lèvres. La vigne et presque tous les arbres fruitiers périrent. Les gros chênes fendirent à trois ou quatre quartiers comme les saules. Il ne resta que peu d'oiseaux. Les perdrix se laissaient prendre à la main. On ne pouvait assez réchauffer le bétail tremblant dans les étables. Enfin, jamais homme n'avait rien vu de si extraordinaire. La récolte de grains périt presque entièrement. Pour les fruits, pour le vin, il n'y en eut pas du tout. Il y eut cela de remarquable que les pauvres ne périrent point ni par le froid ni par la faim".

"Qui vivit testimonium per hibuit et scimus qui a verum
et testimonium ejus ioc contard eme".

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1708				
Janvier ..	5,40	—	2,70	2,20
Février...	5,40	—	2,60	2,10
Mars	5,50	—	2,90	2,00
Avril	6,60	—	3,20	2,50
Mai	7,80	—	3,90	2,50
Juin	7,40	—	3,50	2,40
Juillet ...	6,90	—	3,20	2,30
Août.....	6,90	—	—	—
Septembre	7,90	4,00	3,00	3,00
Octobre ..	8,10	5,00	3,20	3,50
Novembre	8,90	5,30	3,70	4,30
Décembre	9,40	5,50	3,50	5,10
1709				
Janvier ..	9,90	6,30	3,80	6,00
Février...	10,30	7,00	4,20	5,90
Mars	12,30	8,50	6,30	8,80
Avril	13,00	9,00	5,80	10,20
Mai	16,50	10,00	5,80	12,30
Juin	16,50	11,00	5,70	12,00
Juillet ...	15,50	10,50	6,50	12,00
Août.....	17,50	11,00	6,30	14,00
Septembre	17,40	10,50	5,50	—
Octobre ..	15,40	10,50	5,00	8,50
Novembre	15,00	10,00	4,80	7,00
Décembre	16,50	10,90	5,50	8,20

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1710				
Janvier ..	17,90	—	6,00	10,50
Février...	16,80	10,50	6,30	9,50
Mars	14,30	9,00	4,80	8,30
Avril	12,30	8,00	3,90	6,30
Mai	11,80	6,00	3,80	8,00
Juin	11,70	7,50	4,80	8,70
Juillet ...	14,40	5,50	3,30	—
Août.....	7,10	3,50	2,90	—
Septembre	7,60	4,50	3,00	—
Octobre ..	7,00	4,50	2,60	3,50
Novembre	7,70	4,00	2,50	3,20
Décembre	7,20	4,00	2,50	3,00
1711				
Janvier ..	7,10	4,40	2,50	2,90
Février...	7,20	4,20	2,50	3,10
Mars	7,20	—	2,70	3,00
Avril	6,90	4,00	2,50	2,90
Mai	6,80	4,00	2,50	3,20
Juin	7,30	4,00	2,90	3,30
Juillet ...	6,70	4,50	3,00	3,30
Août.....	7,80	5,20	3,50	5,00
Septembre	8,00	5,00	3,80	5,00
Octobre ..	7,50	5,00	3,70	4,50
Novembre	8,20	5,70	4,30	5,70
Décembre	8,40	5,80	4,50	5,00

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1712				
Janvier ..	8,70 ¹	6,00	4,80	5,50
Février...	8,60	5,80	4,70	5,50
Mars	8,60	6,00	4,70	6,00
Avril	8,50	6,00	4,60	6,00
Mai	9,30	6,50	4,60	7,00
Juin	9,70	7,50	4,80	8,00
Juillet ...	10,50	7,00	5,00	7,50
Août.....	12,60	7,00	4,50	8,50
Septembre	13,00	8,00	5,00	8,00
Octobre ..	12,40	8,00	5,50	8,00
Novembre	12,80	9,50	5,50	8,50
Décembre	14,30	10,00	6,80	10,50
1713				
Janvier ..	14,30	9,00	6,50	11,20
Février...	15,00	9,50	7,00	12,50
Mars	15,00	10,00	8,00	13,00
Avril	15,00	10,00	7,80	13,20
Mai	15,00	10,00	7,80	14,50
Juin	15,80	10,00	7,50	15,00
Juillet ...	16,50	9,00	4,00	—
Août.....	10,50	5,00	3,90	—
Septembre	7,80	4,00	3,00	—
Octobre ..	7,90	4,00	3,60	—
Novembre	8,50	6,00	4,00	—
Décembre	9,80	7,00	4,70	5,30

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1714				
Janvier ..	10,50	7,00	5,20	5,50
Février...	11,20	5,50	5,20	5,50
Mars	9,40	—	4,00	5,10
Avril	9,60	—	4,50	4,30
Mai	8,60	—	4,00	4,00
Juin	8,00	—	3,50	3,80
Juillet ...	6,50	—	3,20	3,00
Août.....	6,50	—	2,50	3,00
Septembre	7,20	6,00	3,50	4,00
Octobre ..	8,20	6,00	4,00	4,00
Novembre	8,90	6,40	4,00	4,50
Décembre	7,30	—	3,60	4,50
1715				
Janvier ..	7,50	4,50	3,60	4,00
Février...	7,40	—	3,60	3,80
Mars	6,60	3,30	3,30	3,40
Avril	6,60	—	3,20	3,50
Mai	6,30	—	3,10	3,20
Juin	6,20	—	3,30	3,40
Juillet ...	5,80	—	3,00	3,00
Août.....	6,50	—	3,30	3,50
Septembre	6,60	3,80	3,40	4,00
Octobre ..	5,70	3,30	3,10	4,00
Novembre	5,20	—	3,30	2,80
Décembre	5,20	—	3,10	2,90

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1708				
Janvier ..	5,40	—	2,70	2,20
Février...	5,40	—	2,60	2,10
Mars	5,50	—	2,90	2,00
Avril	6,60	—	3,20	2,50
Mai	7,80	—	3,90	2,50
Juin	7,40	—	3,50	2,40
Juillet ...	6,90	—	3,20	2,30
Août.....	6,90	—	—	—
Septembre	7,90	4,00	3,00	3,00
Octobre ..	8,10	5,00	3,20	3,50
Novembre	8,90	5,30	3,70	4,30
Décembre	9,40	5,50	3,50	5,10
1709				
Janvier ..	9,90	6,30	3,80	6,00
Février...	10,30	7,00	4,20	5,90
Mars	12,30	8,50	6,30	8,80
Avril	13,00	9,00	5,80	10,20
Mai	16,50	10,00	5,80	12,30
Juin	16,50	11,00	5,70	12,00
Juillet ...	15,50	10,50	6,50	12,00
Août.....	17,50	11,00	6,30	14,00
Septembre	17,40	10,50	5,50	—
Octobre ..	15,40	10,50	5,00	8,50
Novembre	15,00	10,00	4,80	7,00
Décembre	16,50	10,80	5,50	8,20

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1710				
Janvier ..	17,90	—	6,00	10,50
Février...	16,80	10,50	6,30	9,50
Mars	14,30	9,00	4,80	8,30
Avril	12,30	8,00	3,90	6,30
Mai	11,80	6,00	3,80	8,00
Juin	11,70	7,50	4,80	8,70
Juillet ...	14,40	5,50	3,30	—
Août.....	7,10	3,50	2,90	—
Septembre	7,60	4,50	3,00	—
Octobre ..	7,00	4,50	2,60	3,50
Novembre	7,70	4,00	2,50	3,20
Décembre	7,20	4,00	2,50	3,00
1711				
Janvier ..	7,10	4,40	2,50	2,90
Février...	7,20	4,20	2,50	3,10
Mars	7,20	—	2,70	3,00
Avril	6,90	4,00	2,50	2,90
Mai	6,80	4,00	2,50	3,20
Juin	7,30	4,00	2,90	3,30
Juillet ...	6,70	4,50	3,00	3,30
Août.....	7,80	5,20	3,50	5,00
Septembre	8,00	5,00	3,80	5,00
Octobre ..	7,50	5,00	3,70	4,50
Novembre	8,20	5,70	4,30	5,70
Décembre	8,40	5,80	4,50	5,00

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1712				
Janvier ..	8,70 ¹	6,00	4,80	5,50
Février...	8,60	5,80	4,70	5,50
Mars	8,60	6,00	4,70	6,00
Avril	8,50	6,00	4,60	6,00
Mai	9,30	6,50	4,60	7,00
Juin	9,70	7,50	4,80	8,00
Juillet ...	10,50	7,00	5,00	7,50
Août.....	12,60	7,00	4,50	8,50
Septembre	13,00	8,00	5,00	8,00
Octobre ..	12,40	8,00	5,50	8,00
Novembre	12,80	9,50	5,50	8,50
Décembre	14,30	10,00	6,80	10,50
1713				
Janvier ..	14,30	9,00	6,50	11,20
Février...	15,00	9,50	7,00	12,50
Mars	15,00	10,00	8,00	13,00
Avril	15,00	10,00	7,80	13,20
Mai	15,00	10,00	7,80	14,50
Juin	15,80	10,00	7,50	15,00
Juillet ...	16,50	9,00	4,00	—
Août.....	10,50	5,00	3,90	—
Septembre	7,80	4,00	3,00	—
Octobre ..	7,90	4,00	3,60	—
Novembre	8,50	6,00	4,00	—
Décembre	9,80	7,00	4,70	5,30

	Bled	Seigle	Avoine	Millet
1714				
Janvier ..	10,50	7,00	5,20	5,50
Février...	11,20	5,50	5,20	5,50
Mars	9,40	—	4,00	5,10
Avril	9,60	—	4,50	4,30
Mai	8,60	—	4,00	4,00
Juin	8,00	—	3,50	3,60
Juillet ...	6,50	—	3,20	3,00
Août.....	6,50	—	2,50	3,00
Septembre	7,20	6,00	3,50	4,00
Octobre ..	8,20	6,00	4,00	4,00
Novembre	8,90	6,40	4,00	4,50
Décembre	7,30	—	3,60	4,50
1715				
Janvier ..	7,50	4,50	3,60	4,00
Février...	7,40	—	3,60	3,80
Mars	6,60	3,30	3,30	3,40
Avril	6,60	—	3,20	3,50
Mai	6,30	—	3,10	3,20
Juin	6,20	—	3,30	3,40
Juillet ...	5,80	—	3,00	3,00
Août.....	6,50	—	3,30	3,50
Septembre	6,60	3,80	3,40	4,00
Octobre ..	5,70	3,30	3,10	4,00
Novembre	5,20	—	3,30	2,80
Décembre	5,20	—	3,10	2,90